

avoir pour espérance de conclure l'avenir de l'humanité de son passé. Si du passé de l'humanité nous pouvons conclure un avenir quelconque, il faudra toutefois faire intervenir dans nos prédictions, — et c'est toujours dangereux d'être prophète, — les éléments de civilisation.

Si je dis qu'en général toutes les races humaines tendent à accuser leur type, je parle surtout des races à l'état sauvage. Ces races en effet, par une sorte d'instinct brutal, s'isolent de leurs consanguins, vivent entre elles et sont à l'état de guerre et de rivalité permanentes avec les races limitrophes. La civilisation tend, au contraire, à opérer le mélange des races. Mais il faut que tous les éléments en soient assimilables, et certains types trop inférieurs se refusent à toute assimilation et disparaissent dans leur contact avec les races supérieures. Je crois donc que, dans l'avenir de l'humanité, tous les restes fossiles de l'humanité quaternaire doivent tendre à disparaître et disparaîtront, quelle que soit la bienveillance de ceux qui prennent leur défense. Je crois aussi que, dans l'avenir de l'humanité, les choses se passeront peut-être autrement. Deux grandes races, la race mongolique et la race blanche, sont appelées à se croiser, plus qu'il ne faudrait peut-être pour le bonheur de l'humanité. Je crois qu'il y aurait à prendre des précautions législatives pour empêcher que ce mélange soit trop intense et trop profond, jusqu'à causer la décadence de notre race blanche. Le Chinois déborde, et j'avoue que j'ai bien peur de ce débordement en Europe. (Applaudissements.)

DE L'ESTHÉTIQUE DES ANCIENS AMÉRICAINS,

PAR M. CH. SCHOEDEL,

VICE-PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ AMÉRICAINE DE FRANCE.

Il peut paraître hardi, téméraire peut-être, de parler d'esthétique américaine. L'esprit nourri dans la contemplation du beau antique se sent attristé et blessé à l'aspect des monuments qui subsistent de l'Amérique ancienne dans les musées et les collections; souvent même il en éprouve des sensations d'épouvante et de dégoût. Personne de ceux qui ont parcouru l'énorme recueil des fac-similés que lord Kingsborough a publié sous le titre d'*Antiquities of Mexico*, ne pourra, je crois, en disconvenir.

Je reconnais qu'il n'en est pas tout à fait de même quant aux œuvres littéraires. Dans le peu qui nous en reste, au Pérou comme dans l'Amérique centrale, on trouve çà et là quelques pensées philosophiques, quelques images poétiques rendues dans un style qui, sous le voile de la traduction, permet de deviner qu'il n'est pas dépourvu de qualités littéraires⁽¹⁾. Il a au moins celle d'une recherche ou d'une emphase naïve. Mais ce qu'on chercherait en vain tant dans les produits littéraires de l'ancienne Amérique que dans ses œuvres artistiques proprement dites, c'est cette finesse et cette délicatesse de goût qui est le propre caractère de l'esthétique, et dont nous sommes redevables

(1) Surtout le drame péruvien *Ollanta*, nouvellement réédité par Pacheco Zagarra.

aux habitants des plaines fertiles qu'arrosent les eaux errantes du Céphise et que parcourent volontiers le chœur des Muses et Aphrodite à la ceinture dorée :

οὐδὲ Μουσᾶν χοροί
Νιν ἀπεστύγησαν, οὐδὲ γ'
Ἀ χρυσάνιος Ἀφροδίτα ⁽¹⁾.

Cependant ces considérations n'ont pas empêché M. Brasseur (de Bourbourg) d'attribuer aux anciens Américains la qualité de *civilisés*, de nous donner leur histoire sous le titre : « *Histoire des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique centrale*. » Mais civilisé, suivant l'Académie française, qui passe aux yeux de plusieurs pour la représentante immortelle de la civilisation, signifie avoir les mœurs polies, ce qui suppose un état de développement moral fort élevé. Certes un peuple peut être civilisé sans avoir précisément la délicatesse de sentiments, la finesse du goût, l'élégance du langage et la simplicité des manières que possédèrent les créateurs et les soutiens de l'atticisme, de ce je ne sais quoi de *naturel* qui est l'esthétique dans sa forme la plus exquise; toutes les nations ne peuvent pas avoir une poésie, une architecture, une statuaire, une peinture, un théâtre, une littérature et une philosophie comme Athènes a su se les approprier et les garder dans cet incomparable siècle qui va de Socrate à Démosthène; mais ce qui est certain, c'est qu'aucun état social digne de l'épithète de civilisé n'est compatible avec des mœurs qui accusent une barbarie allant jusqu'au cannibalisme. Or, j'ouvre l'ouvrage de M. Brasseur et je tombe sur deux longs chapitres, le deuxième et le troisième du livre XII, contenant nombre de passages dans le genre de celui-ci :

Il y avait un mois consacré à Tlaloc, génie des eaux. On achetait, pour lui sacrifier, de tout petits enfants, que leurs pères offraient souvent d'eux-mêmes. On portait ces enfants au sommet des montagnes, et là on les immolait. Le prêtre leur ouvrait la poitrine et en arrachait le cœur... et leurs petits corps étaient servis ensuite, dans un festin de cannibales, aux prêtres et à la noblesse.

Cela va ainsi tout le long de l'année, car chaque mois est consacré à une divinité sanguinaire, qu'il faut satisfaire le plus souvent avec d'incroyables raffinements de cruauté. Ce ne sont que ventres ouverts, entrailles et cœurs arrachés, ruisseaux de sang du haut des degrés des téocallis et repas de chair humaine, crue ou rôtie, à la face du soleil. L'épouvante vous saisit aux cheveux et à la gorge, et ce n'est que pour arriver à un autre sujet que je me décide à citer encore le passage que voici :

Il y avait chez les Mexicains un mois qui portait le nom de l'écorchement humain, *tlacacipehnaliztli*. Son patron était Xipe-Totec, notre seigneur le chauve ou l'écorché. Cette divinité inspirait à tous une grande horreur; on lui attribuait le pouvoir de donner aux hommes les maladies qui causent le plus de dégoût; aussi lui offrait-on journellement des sacrifices. Les victimes conduites à ses autels étaient enlevées par les cheveux jusqu'à la terrasse supérieure du temple, et là les prêtres les écorchaient pour se revêtir ensuite de leur peau sanglante. La plupart des victimes immolées à cette occa-

(1) Sophocle, *OEdipe à Colone*, v. 691.

sion étaient des voleurs de métaux, d'or ou d'argent. Aussi Xipe-Totec était-il regardé comme le patron des artistes en orfèvrerie. La fête de cette divinité était mêlée, ordinairement, de jeux, de tournois et d'exercices militaires, durant lesquels les grands célébraient, dans leurs ballades, les hauts faits de leurs ancêtres.

Je m'empresse de saisir la transition que m'offrent ces dernières lignes pour me demander ce que pouvaient être ces ballades, ces effusions lyriques inspirées par d'héroïques actions.

De nobles et grandes impressions inspirent des œuvres qui sont nobles et grandes comme le motif qui les fait naître, mais je sais que quand même les-dits poèmes seraient cela, la barbarie étant d'ailleurs très capable d'héroïques actions, les cris lamentables des écorchés en l'honneur des héros me gêneraient ces produits lyriques au point de ne permettre aucune jouissance qui pût satisfaire le sentiment. Qu'il en est tout autrement quand j'ouvre un historien de l'antiquité classique, soit Thucydide, et que j'y lis :

Autrefois il y avait à Délos (qu'on aurait considéré comme souillé par la présence de quelque mort) un grand concours d'Hellènes qui s'y rendaient en pèlerinage avec leurs femmes et leurs enfants. On s'y disputait, en l'honneur d'Apollon, le prix de musique et de lutte gymnique; les villes y envoyaient des chœurs. C'est ce dont Homère témoigne dans ces vers de son hymne à Apollon :

« C'est à Délos, ô Phœbus, que tu aimes habiter; c'est là que se rassemblent les Ioniens aux robes traînantes avec leurs enfants et leurs dignes épouses. Lorsqu'en ton honneur ils célèbrent leurs jeux, ils te charment par leurs exercices de pugilat, leurs danses et leurs chants ⁽¹⁾. »

N'était-ce pas d'ailleurs Apollon, le frère jumeau de Vénus, qui aimait à tenir lui-même la lyre et accompagner de son jeu les Muses dans leurs chants alternants ?

Φόρμιγγος περικαλλέος, ἣν ἐκ' Ἀπόλλων,
Μουσάων θ', αἱ δαῖδον ἀμειβόμεναι ὀπι καλῇ ⁽²⁾.

Les Américains cependant avaient aussi leurs jouissances esthétiques, et, en attendant le carillon des cloches que devaient leur apporter les moines¹, ils se délectaient des sons monotones et mélancoliques, voire lugubres, de la flûte et du tambour. Mais une fois que les capucins les eurent régalez du carillon des cloches, ils restèrent sous ce charme et n'en demandèrent plus d'autre. Je concède que la musique est un puissant facteur de civilisation et que, quant aux cloches, on peut, à l'exemple de Gargantua et du frère Pierre, arriver à les faire « sonner bien harmonieusement ». Disons néanmoins avec Goethe, un esprit esthétique assurément, qu'il « n'est point de nobles oreilles à qui ne répugne la sonnerie. Ce maudit *bim... baum... bim... baum...* assombrit la sereine lumière du soir et se mêle à chaque événement, depuis le premier bain jusqu'à la sépulture, comme si, entre *bim...* et *baum...*, la vie n'était qu'un songe évanoui ⁽³⁾. »

⁽¹⁾ Thucydide, III, 104.

⁽²⁾ Homère, *Iliade*, I, 603.

⁽³⁾ Ces dernières paroles reçoivent une lucide et poétique amplification dans ce passage du *Chant de la Cloche* : « Comme le son puissant que la cloche laisse échapper frappe l'oreille, puis expire, ainsi elle enseigne que rien ne demeure, que toute chose terrestre s'évanouit. »

Mais passons sur ce détail; il faut juger de la qualité d'une civilisation sur l'ensemble des phénomènes sociaux qu'elle produit. Voyons ce que les anciens Américains nous offrent en fait de culture morale et intellectuelle. Eh bien! nous sommes frappé du spectacle qu'ils nous présentent d'une culture matérielle des plus développées et des plus brillantes par l'habile pratique de tous les arts purement techniques ou mécaniques. Personne ne tissait, brodait, teignait, taillait, bâtissait, ciselait mieux que les peuples de l'ancienne Amérique; la mosaïque surtout, qu'ils savaient faire avec les plumes des oiseaux-mouches, était d'une perfection et d'une beauté qu'on ne se lassait pas d'admirer, et la teinture des étoffes était faite par eux avec un talent hors ligne. Et comme ils savaient maçonner et bâtir! Mais, voyons. Est-ce que l'âme, est-ce que l'esprit trouvent dans ces applications, pour remarquables qu'elles soient, un dédommagement de la stérilité dans la culture du grand art? J'aime mieux un : *Exegi monumentum*, que toutes les pyramides du monde. Or, je voudrais qu'on me montrât parmi les œuvres des anciens Américains une conception poétique, artistique ou littéraire que la critique de la science du beau idéal, comme Baumgarten, Winckelmann et Kant l'ont établie il y a plus d'un siècle, puisse accepter sans trop d'observations. « Les poètes, nous dit M. Brasseur, jouissaient chez eux d'une grande influence. Dans leurs vers ils observaient la mesure et la cadence. Le langage poétique était pur et avenant, brillant et rempli de figures et de comparaisons avec les objets les plus agréables que la nature présente aux regards. » Ce sont là des éloges qui ne tirent pas à conséquence; ils ne touchent pas au *sursum corda*. Un langage cadencé et coloré des plus riches images peut fort bien, à l'instar de l'Assommoir, n'avoir rien de commun avec le *spiritus intus alit* et le *mens agitat molem*, et n'être encore qu'une variété de ce carillon assommant que les Américains aimaient tant et dont ils s'amusaient « comme des enfants ». Un désir analogue à celui du Cygne de Mantoue :

Qu'avant tout les Muses, mes plus chères délices, divinités que je sers et qui m'échauffent d'un immense amour, me reçoivent dans leur chœur sacré⁽¹⁾;

Un désir semblable n'a donc probablement jamais germé dans l'âme des *civilisés* Américains. Ce qui leur causait, au contraire, une pleine satisfaction, c'étaient des chants en l'honneur de Huitzilopochtli, le dieu colibri, auquel on immolait, un mois durant, de petits enfants; des chants aussi en l'honneur des rois, aux obsèques desquels, dans le temple de ce même joli petit dieu, on faisait une hécatombe de femmes, de serviteurs et de captifs, et cela, pendant un certain temps, de dix en dix jours. Au Pérou, à la mort d'un inca, aux obsèques de l'inca Huayna Capak par exemple, la boucherie sacrée demandait jusqu'à mille victimes humaines, parmi lesquelles nombre de petits enfants. Passons vite. Ce qui serait extraordinaire et tout à fait incompréhensible, c'est qu'une religion plus cruelle cent fois que celle des anciens Phéniciens et des Nègres n'eût pas tué dans l'âme des anciens Américains toute

(1) Me verò primum dulces ante omnia Musæ,
Quarum sacra fero ingenti percussus amore,
Accipiant.

(*Georgica*, II, 475.)

poésie digne du titre de lyrique. Elle a dû si complètement paralyser et anéantir chez eux la conception du beau, qu'ils n'ont pas même trouvé dans leurs hauts faits d'armes de quoi alimenter la poésie dramatique. Le drame et la tragédie ne craignent ni le sang ni la mort, mais c'est à condition qu'il y ait dans l'action qu'ils déroulent sous les yeux des spectateurs autre chose que des faits physiques, c'est à condition qu'on y voie jaillir une idée capable, non de nous bouleverser et de nous troubler, mais de nous émouvoir, de nous élever et de nous épurer.

Cependant M. Brasseur vante le talent que ses « civilisés » déployaient dans leurs pièces théâtrales. Mais si nous en jugeons par le spécimen complet qu'il nous a donné du théâtre américain, dans le *Rabinal-Achi*⁽¹⁾, il nous est impossible de nous associer à son jugement. Quelle satisfaction élevée, quel plaisir esthétique peut-on éprouver à une représentation qui commence par une sorte de ronde à laquelle prennent part cinq ou six personnages, vêtus en tigres ou en aigles, tournant, à la suite d'un roi, les uns derrière les autres et dont soudain l'ordonnance se trouve rompue par un autre roi qui s'élance de la coulisse avec des gestes menaçants? Mais l'intrus se met à provoquer le chef de la danse, qui prend mal la chose et retient prisonnier le trouble-fête. Alors commence un échange de rodomontades d'une parfaite monotonie et qui ennuie d'autant plus qu'il menace de s'éterniser. Rabinal-Achi, car c'est ainsi que se nomme le premier roi, R. A., en formulant ses accusations, prend sans cesse à témoin le ciel et la terre, et Queché-Achi, le roi envahisseur, usant des mêmes expressions, commence par répéter, souvent mot pour mot, la plus grande partie du discours de son vainqueur, avant de lui répondre. Celui-ci, à son tour, reprend en sous-œuvre la réponse de Queché-Achi, avant de continuer sur nouveaux faits. Ainsi se passe chacune des scènes, entrecoupées de temps en temps par une ronde qu'accompagnent les sourds et lugubres sons de la flûte et du tambour. La pièce, sans action proprement dite, finit avec la mort de Queché-Achi, qui, après avoir débité dix-sept discours, est étendu sur la pierre sacrée et saigné sous les yeux des spectateurs. Un codex du Vatican, dont le fac-similé est dans la collection de Kingsborough, peut nous donner une idée de cette atroce scène finale.

Mais voilà l'œuvre « qu'on peut considérer jusqu'à présent, nous dit M. Brasseur (qui paraît n'avoir pas connu la pièce péruvienne *Ollanta*), comme l'unique production complète de l'art dramatique des anciens Américains que l'on ait, en Europe, dans son entière originalité ». Ces conditions ne la rendent pas meilleure, malheureusement. Pour le dire, comme je le pense, la lecture en rappelle la comparaison que fait Rabelais de « l'imagination comme un carillonement de cloches ». Toujours « ce maudit *bim . . . baum . . .* ». Décidément l'esthétique du théâtre américain est celle de l'enfance, de cet âge qui est non seulement sans pitié, mais aussi sans goût. « Le guerrier qui contrefait le cri plaintif du chacal, qui imite le miaulement du chat sauvage, qui rend, à s'y tromper, le rugissement du lion, derrière les grands remparts du château, afin d'attirer les beaux et blancs jeunes gens », dans un but qu'il est plus facile

⁽¹⁾ Collection de documents sur l'Amérique ancienne, II, 2^e partie.

de taire que de dire; le héros de la scène américaine, pas plus que toutes les autres créations de l'art toltèque ou aztèque, ne peut nous dédommager de la contemplation d'Athéné et d'Aphrodité Urania, ces deux formes les plus pures et les plus parfaites du beau et de la science du sentiment, où le beau prend sa source et se nourrit.

On nous l'accordera, je suppose; mais, nous dira-t-on, est-ce que la littérature péruvienne, telle au moins qu'elle se manifeste dans le drame *Ollanta*, ne rachète pas, par de nombreuses beautés et par une action scénique réelle, l'absence d'œuvres véritablement littéraires chez les nations *civilisées* du Mexique et de l'Amérique centrale? A cette question, si elle m'était faite, je répondrais que je ne conteste pas les réelles beautés poétiques et les qualités dramatiques d'*Ollanta*; mais je demanderais si l'on est bien sûr que ce drame date de l'époque des incas. Le D^r Nodal, à Cuzco, qu'il est permis de considérer comme une autorité de quelque compétence dans la matière, le D^r Nodal prétend que cette belle et sentimentale pièce, en langue quichua, date... de l'an 1781, et que son auteur est un écrivain nommé Antonia Valdez, de Sicua⁽¹⁾. Je sais bien que M. Tschudi repousse avec indignation l'assertion du docteur de Cuzco, dont il est forcé cependant de louer la connaissance approfondie en quichua, mais les raisons qu'il allègue pour la défense de l'antiquité de l'œuvre en question ne me paraissent pas concluantes. D'ailleurs on peut avec pleine raison soutenir *a priori* qu'un peuple cannibale, et les Péruviens l'étaient tout comme les Mexicains et les nations de l'Amérique centrale, qu'un peuple cannibale, quand même il prétendrait descendre du soleil, ne saurait produire une œuvre littéraire, où le beau et le bon soutiennent et ennoblissent le caractère distinctif de l'homme. Mais une telle œuvre est absolument nécessaire pour qu'une civilisation occupe une place importante dans l'histoire de l'humanité. C'est faute d'en avoir produit que les anciens Américains se trouvent classés dans l'histoire *naturelle* seulement. Mais cela suffit à la science ethnographique pour les étudier avec autant d'intérêt que n'importe quel autre peuple.

M. LE PRÉSIDENT. La parole est à M. de Rosny pour une communication sur l'ethnographie de l'Asie.

L'ETHNOGRAPHIE DE L'ASIE,

PAR M. LÉON DE ROSNY.

Plusieurs membres du Congrès ont pensé qu'il serait intéressant, dans une séance où a été invité le public qui fréquente l'Exposition universelle, de résumer l'état des connaissances acquises au sujet de la classification ethnographique des populations de l'Asie. Sur l'invitation du Bureau, je vais essayer de remplir cette tâche, qui est probablement supérieure à mes forces, mais dont je m'acquitterai de mon mieux, en comptant sur l'indulgence de l'auditoire éclairé réuni dans cette enceinte.

⁽¹⁾ Voir *Elementos de la gramática quichua ó idioma de los Incas*, por el D^r José Fernandez Nodal, V, 6, § 3.

L'histoire naturelle, l'anthropologie, qui se sont surtout préoccupées des races, ont trouvé en Asie les variétés les plus nombreuses de l'espèce humaine : la race blanche, la race jaune, la race brune, la race noire. Il n'y manque guère que la race rouge, spéciale à l'hémisphère américain.

La linguistique y a constaté l'existence de quelques grandes familles : la famille dite *aryenne*, la famille dite *sémitique*, un ensemble d'idiomes qu'on a essayé de grouper dans une prétendue famille *touranienne*, et enfin une foule de langues qui n'ont pas semblé de nature à former d'autres groupes homogènes et qu'il n'a pas paru possible de rattacher à aucune des familles que je viens d'énumérer.

En dehors de la couleur de la peau, l'anthropologie n'a trouvé en Asie, malgré ses recherches patientes et minutieuses, souvent même trop minutieuses, — je tiens à le dire, — aucun élément caractéristique qui fût de nature à permettre une classification claire et précise; lorsqu'elle a adopté d'autres divisions que celles résultant de la couleur de la peau, elle les a empruntées à la linguistique presque toujours, à l'histoire et à l'ethnographie bien souvent. La dénomination d'Aryens, de Sémites, de Touraniens, de Mongols, de Dravidiens, ne repose point sur des données anatomiques ou anthropomorphiques. L'anthropologie n'a point établi un tableau des caractères de race, dans lequel elle aurait réparti les divers groupes de population : elle a accepté *a priori* les divisions de l'ethnographie et de l'histoire; et, seulement après, elle a recherché si ces divisions répondaient à des différences de structure ostéologique de nature à constituer des rameaux distincts de l'espèce humaine; elle a recueilli beaucoup d'observations intéressantes, mais aucune donnée générale sur laquelle elle ait pu fonder un essai de classification.

Il faut reconnaître que la linguistique a été plus heureuse. Les recherches des philologues, non moins précises que celles des anthropologistes, ont mis en lumière une foule de faits et de principes sur lesquels ont pu être basés d'une façon solide et durable les éléments de la classification d'un grand nombre d'idiomes du continent asiatique. L'autonomie de la *famille des langues sémitiques*, par exemple, sa remarquable homogénéité, les lois de son phonétisme et de ses évolutions lexicographiques, ont été fixées de la manière la plus rigoureuse. Le travail n'est pas entièrement accompli, puisqu'il reste des idiomes tels que le copte, dont la parenté avec l'hébreu, le syriaque et l'éthiopien n'est pas suffisamment établie. On ne peut nier que la philologie sémitique ne nous ait fourni des indications d'une clarté incontestable, qu'elle n'ait délimité à peu de chose près son domaine, qu'elle n'ait tracé une voie de recherches dans laquelle les progrès sont constants et à l'abri de tout scepticisme de la part des savants autorisés.

La découverte du sanscrit, car la connaissance du sanscrit, comme l'a fort bien dit notre savant collègue M. Ed. Dulaurier, a été une véritable découverte, une véritable révélation; la découverte du sanscrit, dis-je, a permis d'enregistrer une foule de principes linguistiques que l'on avait ignorés jusque-là, et de créer, à côté de la famille sémitique, la famille linguistique dite *aryenne* ou *indo-européenne*. Cette seconde famille a des caractères particuliers qui ont été dé-

terminés d'une façon aussi précise que possible, et qui la distinguent nettement de la famille sémitique, avec laquelle cependant elle jouit de quelques affinités évidentes.

On est frappé d'une véritable admiration quand on jette les yeux sur quelques-unes des constatations de la philologie comparée appliquée à l'étude des langues indo-européennes. On m'a recommandé, en prenant la parole, de ne pas éviter les citations de faits connus qui seraient de nature à donner au plus grand nombre une idée exacte de notre méthode scientifique. Je me permettrai donc de citer un exemple frappant de la puissance des procédés de l'école linguistique à laquelle nous devons tant de précieux travaux sur les idiomes apparentés à celui que nous parlons nous-mêmes.

Avant que nous ayons acquis la pratique du sanscrit et des principes philologiques qui en ont été la conséquence, nous n'étions certainement pas en état de constater la parenté des mots employés dans les diverses langues européennes pour exprimer le verbe substantif « être », *esse* en latin, *εἶναι* en grec, *to be* en anglais, *seyn* en allemand, *быть* *buit* en russe, *zijn* en flamand, *bydź* en polonais, *єсмь* en paléoslave; que sais-je? Dans chacune de ces langues en particulier, ce même verbe « être » présentait, à ses différents temps, les plus singulières dissemblances, les irrégularités les plus énigmatiques. *Esse*, en latin, fait *sum* au présent, *fui* au passé, *ero* au futur; — *εἶναι*, en grec, fait *εἰμι* au présent, *ἔων*, *ἐόντος* dans Homère, et ensuite *ὦν*, *ὄντος* au participe; — *to be*, en anglais, fait *am* au présent, *was* au passé; — *seyn*, en allemand, fait *bin* au présent, *war* au passé; — *быть*, en russe, fait *есмь* au présent, *быль* au passé, *буду* au futur. Toutes ces formes, en apparence aussi étrangères que possible les unes aux autres, s'expliquent et se réunissent à une source commune que décèle la connaissance du sanscrit. L'auxiliaire « être », dans cette langue, est *अस्* *as*, où l'on reconnaît le grec *ἔσσι*, le latin *es*, *esse*, l'allemand *ist*, *sein*, l'anglais *is*, le français *tu es*, etc.; — la première personne de l'indicatif présent, *अस्मि* *asmi*, nous donne le thème du latin *sum*; *असि* *asi*, lat. *es*; *अस्ति* *asti*, lat. *est*; *स्मः* *smaś*, lat. *sumus*; *स्य* *sya*, lat. *estis*; — *सन्ति* *santi*, lat. *sunt*. — Un autre verbe sanscrit, *भू* *bhū*, nous fournit le thème du russe *buit*, *buile*, *буду*; l'impératif *अस्तु* *astu* nous rappelle le grec *ἔστω* et le latin *esto*. Le persan *hestem* « je suis » est d'une similitude frappante avec le polonais *jestem*, et *هست* *hest* « il est » avec le polonais *jest*. Il faut dire que Bopp ⁽¹⁾ rapproche de préférence le persan *hestem* du zend *histāmi* « je suis debout »; mais, même en adoptant cette opinion, la philologie comparée des langues aryennes nous apporte un nouvel éclaircissement sur l'idée d'« être », qui se trouve ainsi rattachée à la racine sanscrite *स्था* *sthā* « tenir debout » (zend *𐬥𐬀𐬭𐬀* *stā*). Le participe du verbe grec *εἰ-μι* (pour *ἔσ-μι*), *ἔ-ων*, *ἔ-όντος*, nous montre le radical *es*, réduit à la voyelle *e*, le *σ* entre deux voyelles tombant souvent, comme dans *γένεσ-ος*, devenu *γένε-ος*, *γένους*, etc. ⁽²⁾. La forme latine *ero*, *eris*, s'explique également par la permutation de *r* en *s*, dont on trouve

⁽¹⁾ *Grammaire comparée des langues indo-européennes*, trad. de M. Bréal, t. III, p. 273.

⁽²⁾ Bréal, *De la forme et de la fonction des mots*, p. 12.

des exemples, notamment dans certains dialectes grecs; laconien : $\tau\acute{\iota}\rho$ pour $\tau\acute{\iota}\varsigma$, $\nu\acute{\epsilon}\kappa\upsilon\rho$ pour $\nu\acute{\epsilon}\kappa\upsilon\varsigma$, $\zeta\acute{o}\upsilon\gamma\omega\nu\epsilon\rho$ pour $\zeta\acute{o}\upsilon\gamma\omega\nu\epsilon\varsigma$, $\pi\acute{\iota}\sigma\sigma\omicron\rho$ pour $\pi\acute{\iota}\theta\omicron\varsigma$, etc.

Je n'ai point la prétention d'expliquer en ce moment, comme cela serait facile avec les travaux des Eugène Burnouf, des Bopp, des Schleicher, toutes les formes que j'ai citées plus haut; et encore moins la pensée de vous présenter la physiologie du verbe « être » dans la famille linguistique dont je vous parle en ce moment. Je n'ai voulu signaler autre chose que les ressources qu'offrait la méthode linguistique des aryanistes, et j'espère que les quelques exemples que je viens de donner sur le tableau auront suffi pour en démontrer la portée et le puissant intérêt.

Le succès des travaux relatifs à la comparaison et à la classification des langues sémitiques et des langues indo-européennes fit croire aux orientalistes qu'ils n'avaient qu'à appliquer la même méthode aux autres langues du monde pour obtenir de toutes parts des résultats aussi complets, aussi clairs, aussi incontestables. On ne tarda pas à reconnaître qu'en dehors de ces deux familles, on n'avait guère à attendre rien de certain, à moins de découvrir de nouveaux principes d'analyse et de comparaison philologique. Les difficultés qui se présentaient étaient quelque peu décourageantes; elles devaient cependant avoir pour effet d'élargir la méthode comparative et de la fonder, non plus sur le simple examen des procédés adoptés dans les pays des langues que nous parlons, mais sur les lois générales adoptées par l'esprit humain pour se manifester extérieurement par des mots et par des phrases. Les obstacles que venait de surmonter la science linguistique assuraient à cette science la possession prochaine de ses véritables lois, de ses véritables assises.

Alors s'est élevée une grave dispute : fallait-il s'attacher, pour la classification des langues, d'abord à la comparaison des racines de mots, ou bien aux affinités de construction grammaticale et de syntaxe? Cette dispute donna un coup terrible à la vieille science de l'étymologie, cette science qui, suivant Voltaire, si je ne me trompe, considère que dans les mots les consonnes ne comptent que pour peu de chose, et les voyelles pour rien.

Puis d'un extrême on tomba dans l'autre : on crut que, tandis que les éléments du vocabulaire étaient de nature essentiellement mobiles et variables, les règles de la construction grammaticale étaient permanentes et à peu près immuables. On négligea donc la comparaison des mots pour ne plus guère comparer que les procédés de la syntaxe. On commence à s'apercevoir de l'exagération fâcheuse de cette manière de rechercher les affinités des langues, et les meilleurs esprits font une juste part à l'étude comparative des mots et des formes de la phrase. Un nouveau progrès se manifeste en même temps : on comprend la nécessité d'approfondir l'économie du langage jusque dans le système de la formation des sons qui en constituent les éléments et qui se développent d'une manière souvent différente et caractéristique dans les divers groupes d'idiomes; on se préoccupe enfin de toutes les manifestations de la vie dans le langage, dont chacun des éléments, — on est arrivé à le constater aujourd'hui, — mots ou formes grammaticales et syntaxiques, est sujet à des altérations, à des modifications perpétuelles.

La science du langage a vu de la sorte son cadre s'élargir considérablement;

mais, en même temps, ses principes se sont compliqués et partant ont perdu de leur simplicité, peut-être même de leur clarté primitive.

À côté des deux grandes familles dites sémitique et aryenne, on a reconnu l'existence de quelques autres familles, moins nettement caractérisées, il est vrai, mais suffisamment distinctes les unes des autres, pour qu'on ait pu les admettre dans la classification des langues asiatiques. On a déterminé, au moins en partie, les affinités de trois rameaux naguère épars : le finnois, le magyar et le turc, et on les a rattachés, au point de vue grammatical, aux idiomes de la longue zone de l'Asie centrale où sont parlés le tibétain, le mongol, le mandchou et le japonais, de façon à former la famille dite *finno-japonaise*. D'un autre côté, au sein de l'Inde civilisée par les Aryens, mais dont ceux-ci ne sauraient plus être considérés comme les autochtones, on a formé le groupe des *idiomes dravidiens*, dont le tamoul est le plus considérable.

La famille finno-japonaise, malgré de remarquables essais, est loin d'être constituée d'une manière définitive, et en raison du grand nombre de dialectes qu'elle embrasse, elle laisse encore subsister bien des doutes sur son homogénéité. La famille dravidienne, au contraire, resserrée dans d'assez étroites limites, au centre et au sud de l'Hindoustan et à Ceylan, ne peut plus être aujourd'hui l'objet d'importantes contestations.

Voici, en peu de mots, à peu près ce qui a été fait jusqu'à présent pour la classification des langues asiatiques. Ce qu'il reste à faire est énorme. De tous côtés, des idiomes insuffisamment étudiés paraissent rebelles aux tentatives de rapprochement. Ces idiomes, il est vrai, sont sans doute ceux des aborigènes de l'Asie, de ces populations encore si peu connues qui ont dû être refoulées d'âge en âge par les migrations auxquelles on doit la fondation des grands empires constitués au sein du monde oriental. Les langues des tribus à demi sauvages de la région de l'Himalaya et de l'Indo-Chine sont très probablement de ce nombre. Mais à côté de ces langues barbares, nous en trouvons d'autres qui ont été cultivées depuis des siècles, qui sont représentées par une riche littérature et qui néanmoins ne semblent guère offrir de ces affinités sur lesquelles on puisse jeter les bases d'une famille linguistique ; de ce nombre il faut citer le barman, le siamois, l'annamite, etc.

La classification ethnographique de l'Asie ne repose pas sur les mêmes éléments que la classification anthropologique et la classification linguistique. Quelques personnes s'en étonnent. Je me rends difficilement compte de leur étonnement. Les anthropologistes classent des *racés* d'homme, des squelettes et des crânes surtout ; les linguistes classent des *langues* ; les ethnographes classent des *nationalités*, c'est-à-dire des *civilisations*, car si une nation peut vivre à la rigueur sans une somme assez étendue de politesse, sans idée collective, sans but déterminé, si ce n'est celui de garantir la conservation des individus qui la composent, une nationalité ne peut subsister que par l'adoption par tous ses membres d'une idée commune, par le travail de tous pour développer une certaine civilisation qui s'est déjà manifestée au moins à l'état rudimentaire et progressif. Mais alors, dira-t-on, vous ne faites que de l'histoire ou de la géographie historique ! Cela serait vrai si nous nous bornions à étudier les annales des peuples qui existent ou qui ont cessé d'exister, sans chercher à les